

mémoire inscrit sous le n° 3 et portant pour épigraphe : « La nature et l'homme suivent chacun les règles qui leur conviennent. »

L'Académie des sciences vient de choisir MM. Chevreul et Mouche pour ses commissaires chargés d'examiner les comptes de l'Académie et de l'Institut pour l'exercice 1884.

A partir de ce jour, la *Correspondance française*, organe quotidien de la presse conservatrice départementale, transfère la rédaction et ses bureaux 7, rue de Maillé, et devient une annexe du comité des droites de la Chambre.

La *Correspondance française* sera l'expression fidèle de cette pensée d'entente et d'union qui a présidé à la formation du comité des droites.

La *Correspondance française* publiera chaque jour une chronique électorale. Pour donner à cette chronique autant d'actualité que d'intérêt, elle prie les comités locaux, les candidats, les journaux et les correspondants des comités de la tenir exactement informés de tous les faits et incidents qu'il y aurait avantage à porter à la connaissance du public.

Hier est mort le docteur Voisin, le célèbre médecin aliéniste de l'hospice de Bicêtre, qui non seulement avait consacré toute son existence au soulagement des malades, mais qui encore abandonnait ses émoluments aux malheureux qui sortaient de Bicêtre après avoir recouvré la raison.

Les obsèques du docteur Voisin auront lieu demain mercredi, à dix heures, dans la nécropole de la Sibérie, à Bicêtre.

Nous avons annoncé hier, dans nos Dernières Nouvelles, la mort de Mgr Caraguel, évêque de Perpignan; le vénérable prélat était âgé de soixante-quatre ans.

Il était chanoine-archiprêtre à Albi, lorsqu'un décret l'appela, le 14 juillet 1877, à l'évêché de Perpignan. Préconisé le 21 septembre 1877, il avait été sacré le 25 novembre suivant.

Le cardinal Nina vient de mourir à Rome dans la 83^e année de son âge.

Entré dans les ordres en 1835, Laurent Nina a occupé au Vatican diverses fonctions.

Il fut élevé au cardinalat en 1877, et succéda en 1878 au cardinal Rancani comme sous-secrétaire d'Etat. Ce fut lui qui réussit à ranimer les relations du Saint-Siège avec la Russie, interrompues depuis 1853.

Son nom est revenu encore en 1880, au moment de la rupture des relations diplomatiques entre la Belgique et le Vatican. Depuis, le cardinal Nina a été remplacé comme sous-secrétaire par le cardinal Jacobini.

Hier, le petit séminaire de Notre-Dame des Champs a réuni, sous la présidence de Mgr Richard, coadjuteur de Paris, la série des distributions de prix de fin d'année.

Le discours d'usage a été prononcé par M. l'abbé Ehlinger.

A la suite d'un rapport adressé à M. le président de la République par M. le ministre des travaux publics, un décret rendu en conformité de ce rapport décide que le 9^e bassin à flot du port du Havre prendra le nom de « Bassin Bellot ».

On sait que M. Bellot, inspecteur général des ponts et chaussées, est décédé le 2 juillet dernier, après avoir pris part aux grands travaux exécutés au Havre, et que la chambre de commerce de cette ville, par reconnaissance, avait demandé que le nom de Bellot fut donné à une partie de ces travaux afin de perpétuer le souvenir de l'ingénieur.

Avant-hier un monsieur entre dans un café et demande un verre de bière, que le garçon s'empresse de lui apporter.

Le consommateur, se ravisant, dit au garçon de remplacer le verre de bière par un verre d'absinthe.

L'absinthe servie, le monsieur la boit et s'éloigne sans payer.

Le maître du café lance un de ses garçons à sa poursuite et lui fait réclamer le prix de son absinthe.

— Mais puisque je vous ai rendu un bock à la place de votre absinthe ! fait le monsieur.

— Alors, payez-moi le bock, réplique le garçon.

— Ah ! ça c'est fort fort ! reprend l'inconnu, puisque je ne ne l'ai pas bu, votre bock !

Et il s'éloigne majestueux, laissant le garçon absolument ahuri par la logique de ce raisonnement.

On se souvient du suicide du citoyen Margat, maire de Nîmes, banquier, et républicain à tout crin. Ce digne radical, se voyant dans l'impossibilité de payer ses dettes, de rendre à ses clients leurs dépôts, et menacé de fait de poursuites en escroquerie, abus de confiance, détournements, etc., mit fin à ses jours. Les clients et les créanciers ont voulu, usant de leurs droits, faire mettre la maison de banque en faillite.

M. Margat a laissé un passif de 2 millions sept cent mille francs, auxquels il faut ajouter cent vingt mille francs de dettes conditionnelles. L'actif comprend 250,000 francs, plus 1,100,000 francs de créances considérées comme sans valeur par les liquidateurs. Les detournements s'élèvent au chiffre de 175,000 francs, les lesquels MM. Chabert et Rivet figurent, l'un pour 8,000 francs et l'autre pour 30,000 francs. Ces affirmations sont si exactes qu'elles ont été contestées ni par l'avocat de la partie adverse, ni par les liquidateurs judiciaires.

Il reste établi par ce jugement que M. Margat s'est suicidé parce qu'il ne pouvait plus faire face à ses affaires.

Et cependant la demande de mise en faillite a été repoussée.

Pourquoi ?

Parce que la disposition de la loi indique qu'il n'y a faillite que lorsque le commerçant a cessé de payer. Or, le citoyen Margat a payé jusqu'à la veille de sa mort.

Quant aux détournements frauduleux constatés en vente de titres confiés à la maison, le jugement constate en effet que M. Margat a commis ces détournements pour prolonger son crédit, mais... toujours d'après la loi... le tribunal n'a pas eu à s'en préoccuper, les victimes n'ayant fait aucune déclaration avant la mort.

Mais ce n'est pas faillite que Margat a fait : c'est banqueroute, le fait est indéniable ; toutefois, comme c'est un républicain, sa réputation reste légalement indemne et les créanciers sont à se trouver heureux de n'être pas poursuivis en calomnie.

La séance de la Chambre

Le ministre des affaires étrangères a fait connaître, hier, la pensée du gouvernement sur l'affaire de Madagascar. Il a examiné successivement les trois solutions qu'elle comporte : la conquête, l'affirmation des droits séculaires de la France et la réparation des dommages causés à nos nationaux par la violation du traité de 1863. De la conquête, il ne saurait en être question aujourd'hui. Ce n'est pas que le ministre y soit opposé en principe ; il déclare seulement que l'heure n'est pas opportune pour prendre un parti à cet égard. Ce n'est que vers le mois d'avril qu'une opération de cette nature pourrait être entreprise et il suffirait de s'en occuper au commencement de l'année prochaine.

Les droits de la France sur Madagascar font partie du patrimoine national, et le ministre estime qu'on ne peut les abandonner, sauf à attendre le moment de les faire valoir. Il ne s'agit donc, quant à présent, que d'obtenir la réparation des violations du traité de 1863, et de conserver, au point de vue militaire, la situation acquise. Tel est le sens de ces discours émollient, qui continuent cette politique sans décision et sans franchise, pleine de surprises et d'inconnu, dont nous avons déjà tant souffert.

C'est ce qu'a fait remarquer M. Frédéric Passy dans les observations pleines de raison qu'il a présentées en réponse aux discours ministériels. Nous sommes dans l'engrenage de Madagascar, comme nous étions dans celui du Tong-King. Le bras est pris et tout le corps peut y passer. M. Passy croit que l'on obtiendrait facilement des concessions acceptables des Hovas, si on ne se présentait pas devant eux comme des conquérants, si on ne contestait pas leur souveraineté.

Le rapporteur, M. de Lanesman, est, au contraire, très belliqueux. Il ne veut pas que la France s'enferme dans son cocon. Il veut qu'elle se répande au dehors, qu'elle impose sa civilisation aux peuples barbares. Il considère que l'armée doit être exercée et tenue en haleine par des expéditions lointaines, parce qu'elle resterait oisive, elle pourrait devenir dangereuse. La France doit promener son drapeau dans le monde entier sans jamais se reposer, et devenir ce que M. Passy a spirituellement appelé un Juif Errant politique. Dans l'état actuel de l'Europe et de la France vis-à-vis de l'Europe, cette doctrine de l'éparpillement perpétuel des forces nationales est une folie qu'on ne saurait trop sévèrement condamner.

M. Ballue, qui a pris ensuite la parole et qui est aussi partisan d'une politique coloniale active et conquérante, a ajouté que cette politique pouvait se présenter sans crainte devant le suffrage universel qui lui donnerait son assentiment et sa consécration. C'est là une affirmation bien hardie et qui dénote bien des illusions chez son auteur. Il est certain que la politique coloniale sera la plateforme des prochaines élections, mais nous espérons bien que le verdict du pays sera la condamnation de cette politique et de ceux qui l'ont soutenue.

M. le comte de Lanjuinais, adversaire de l'expédition du Tong-King, est partisan de celle de Madagascar. C'est une tradition monarchique, et l'honorable membre de la droite veut continuer la politique de Richelieu. Malheureusement, le Richelieu manque. M. Paul de Cassagnac se prononce, pour sa part, contre les crédits, parce que le langage du ministre manque de décision et de netteté, parce qu'il continue la politique des petits paquets, parce qu'il nous laisse dans une situation pleine de dangers pour notre armée et pour nos finances.

La discussion paraissait épuisée quand M. J. Ferry a paru à la tribune, et a demandé que la suite de la discussion fût renvoyée au lendemain. Il a annoncé qu'il s'expliquerait non seulement sur l'affaire de Madagascar, mais encore sur la politique coloniale tout entière. La Chambre a décliné ce désir. Il parlera donc aujourd'hui. Le centre est dans l'ivresse.

L'Enquête des 44

On n'a pas oublié le bruit qui s'est fait autour de la fameuse enquête des 44, et qui fut ordonnée en vertu de la résolution suivante :

« La Chambre nommera dans ses bureaux une commission d'enquête de 44 membres, chargée de faire un rapport sur la situation des ouvriers de l'agriculture et de l'industrie en France et de proposer toutes les mesures qu'elle jugera nécessaires pour améliorer cette situation. »

Dès les premiers jours nous avons dit que cette enquête serait une mystification ; qu'elle n'aboutirait à rien et qu'elle n'avait été ordonnée que dans un but de réclame et pour agiter la population ouvrière aux prises avec la misère.

Nos prédictions se sont réalisées. Les commissaires enquêteurs se sont réunis à Paris, ils ont voyagé dans les départements au frais du Trésor bien entendu ; ils ont entendu délégués, corporations, journaliers, ouvriers, et finalement n'ont conclu rien d'autre que le procès de pratique et se sont moqués du public, des industriels et des ouvriers.

Le rapporteur général est M. Spuller qui vient de communiquer son travail à la commission.

Ce document a été déposé hier sur le bureau de la Chambre des députés, et n'est pas, à proprement parler, un document parlementaire ; il ne doit en effet être livré aux députés qu'à titre de renseignement.

Que contient-il ?

L'analyse des dépositions recueillies par la commission et qui sont au nombre de 153.

Le rapporteur nous fait connaître le nombre des dépositions des ouvriers, des patrons, des employés, etc.

M. Spuller constate la faveur marquée avec laquelle fut accueillie l'enquête et l'empressement des ouvriers à répondre.

Les dépositions ont occupé 49 séances de la commission et ont été formulées par 400 personnes environ.

Et puis après ?

Après ?

Après ?

Après ?

Après ?

Après ?

Après ?

Après ?

Après ?

Après ?

Après ?

Voyez-vous ça ! M. Spuller a découvert cela ? N'est-ce pas le cas de dire : Et voilà pourquoi votre loi est muette !

Mais le remède ?

M. Spuller a découvert encore qu'il existe deux catégories de crise : la première embrasserait les industries parisiennes de luxe ; la seconde se limiterait aux professions modestes et serait éphémère. Ces dernières industries ne seraient éprouvées que depuis un an au plus, tandis que les autres le seraient depuis les événements de 1871.

Le rapport de M. Spuller se termine par deux tableaux, contenant, l'un les vœux des déposants, l'autre l'énumération des projets et propositions de loi déposés au cours de cette législature et qui touchent à la question sociale.

Et puis après !

Après... c'est tout.

N'avez-vous pas raison de dire que l'enquête des 44 ne serait qu'un jeu d'enfant ?

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

Après... c'est tout.

GAZETTE DE PARIS

LES FEMMES DE LETTRES MODERNES

SILHOUETTES

V

Mme Henry Gréville

De toutes les femmes de lettres modernes, Mme Henry Gréville est peut-être celle qui a le plus écrit.

Elle fut d'abord institutrice en Russie ; c'est là qu'elle connut et qu'elle épousa celui qui devait être le compagnon de sa vie et de ses travaux, M. Durand. Elle débuta par des nouvelles que publia le *Journal de Saint-Petersbourg* ; mais ce qu'elle voulait, c'était le succès à Paris ; elle quitta donc la Russie et arriva en France, avec son mari, apportant la traduction d'un roman de Tourgueniev sur lequel ils comptaient beaucoup. Dans leurs projets, cette traduction, qu'ils croyaient être sortie de leur plume, devait leur permettre de vivre et leur donner le temps de faire accepter un des romans qu'elle avait écrits en Russie ; mais, le jour même où ils arrivaient à Paris, par une coïncidence lamentable, le roman en question paraissait à Bruxelles, en français. Leur travail n'avait plus aucune valeur commerciale. Alors commença pour Mme Henry Gréville et son mari une période de dur labeur et d'efforts improductifs. Pendant sept ans, elle travailla, sans résultat, entassant roman sur roman, vivant des leçons que donnait son mari et d'une petite rente qu'elle possédait.

Il y eut, dans ce ménage de courageux, des moments de misère noire, mais on avait confiance dans l'avenir et confiance en soi. Et puis, c'est souffrir moins que de souffrir à deux ; lorsqu'on sent à côté de soi un être aimé, qui reçoit le récit des peines et les rend en consolations, qui n'aura jamais un doute ni un mot de reproche ; lorsque chacun est témoin des efforts silencieux de l'autre, travailler est doux, persévérer est naturel, réussir est certain.

Et quels que soient les maux dont on souffre et les misères que l'on supporte, le cœur ne s'endurcit pas, le feu n'entre pas dans l'âme, on ne va pas se faire un nombre des haines, qui sont des maux, et des incompréhensions qui sont des misères.

Si l'on est véritablement fort, si l'on a quelque chose en soi, on arrive toujours au but qu'on s'est fixé ; ceux qui tombent ou qui s'arrêtent en route sont des faibles qui, dans leur impuissance jalouse et rageuse, montrent le poing à ceux qui les ont devancés, et cherchent à expliquer leur insuccès par une foule de raisons extérieures, tandis qu'il n'a d'autre cause que leur faiblesse même.

Mme Gréville fut une vaillante et le succès lui vint. Ce ne fut pas un bonheur qui lui a été donné par le Ciel, c'est une dette qui lui a été payée.

Mais il était temps qu'elle le fût.

Tous deux travaillaient, travaillaient encore sur la même table, chacun à un bout, et j'imagine qu'il a dû y avoir là des silences effrayants, des souvenirs qu'on ne pouvait chasser et des tristesses qu'on ne pouvait pas dire.

Mme Gréville avait envoyé des romans à tous les journaux et aussi à la *Revue des Deux-Mondes*, à laquelle son mari avait soumis un article de philologie.

Il y avait si longtemps de cela qu'ils l'avaient oublié — ou s'ils y pensaient encore, n'en parlaient plus, chacun ne voulant pas éveiller les tristesses assoupies dans le cœur de l'autre.

Un télégramme arriva ; on signifiait à M. Durand qu'il était passé à la *Revue des Deux-Mondes* pour corriger les épreuves de son article...

Quand il entra... il cria à sa femme, de si loin qu'il put :

— Ton roman est accepté...

Eh bien ! à ce moment-là s'ils se sont embrassés tous deux et s'ils ont pleuré de douces larmes de joie... ils l'avaient bien mérité !

Mme Gréville n'a pas écrit moins de 37 volumes, et le mieux que j'en puisse dire, c'est qu'on n'y trouverait pas une seule page qui ne soit remplie des sentiments les plus élevés et les plus honnêtes.

Jeanne Thilda

Mme Jeanne Thilda est née à Bruxelles, mais il est peu de Parisiennes aussi parisiennes qu'elle.

Étant au couvent, elle écrivit une pièce de théâtre que l'archevêque de Malines trouva fort belle et dont elle fut la jeune fille.

Elle publia plus tard un volume de poésies intitulé *Mes Froufrou*, et entra au journal la *France* où elle eut l'occasion qu'elle ne laisse pas échapper — de faire une bonne action.

Elle avait découvert la grande artiste, Mme O'Connell, que tout le monde croyait morte, qui languissait abandonnée dans une maison de santé, et à la suite de l'article qu'elle publia, le *Figaro* fit une pension à la malheureuse qui vit ainsi ses peines s'adoucir.

Mme Thilda fit paraître successivement *Le Oui et le Non des femmes*, *L'Amant de carton*, *Madame Souzy*. Pour se donner, recueilli d'articles publiés dans le *Gil Blas*, dont elle est un des collaborateurs les plus aimés.

Elle écrit avec une très grande élégance ; sa plume alerte, riieuse, railleuse et spirituellement touchée à tous les sujets et, semblable aux charismes conteurs du dix-huitième siècle, Jeanne Thilda a le don de tout dire sans jamais quitter le ton de la bonne compagnie.

Elle est un germin de race et de talent, une âme ouverte et franche, la plus

sincère des amies et la plus bienveillante des camarades.

Mme Carette

Au milieu de l'éclosion facile et abondante de romans horriblement pimentés et implacablement naturalistes, on éprouve un soulagement qui se trahit par un soupir de joie à en rencontrer un qui ne prend pas son idée dans les vices répugnants, ne cherche pas dans la forme les audaces modernes et ne poursuit pas le succès dans la voie du scandale.

Les deux romans que Mme Carette a publiés jusqu'ici et qui portent le premier, le titre de *Passion*, l'autre, *Outrage*, sont de ces œuvres saines sans être brutales, qui émeuvent sans secouer brutalement les nerfs, et donnent, lorsqu'on a fini de les lire, une impression de satisfaction et de bien-être ; en sentant les autres bons, on se sent soi-même amélioré.

Ces livres-là sont des amis toujours prêts pour les consolations désirées, des confidentes aimables qui excitent les larmes jusqu'aux larmes retenues, et s'ils échappent à la banalité, si l'auteur décrit des choses qu'il a vues, si le cadre de l'œuvre est indiqué par des touches exactes, le roman prend les proportions d'une bonne action.

Il vous donne cette joie si pure et si rare d'entendre des échos exceptionnels, mais vous vous en rendez compte, vous vous en rendez compte, et l'on pleure bien vite, moité sur eux, moité sur soi-même.

Les deux livres de Mme Carette appartiennent à ce genre, hélas ! trop peu cultivé.

Mme Carette est une ancienne demoiselle, puis dame du palais de S. M. l'impératrice Eugénie.

En 1865, le choléra épidémiait les hôpitaux de Paris de moribonds. Un jour, Mme Bouvet fut avertie que l'impératrice Eugénie ferait une visite aux hôpitaux et qu'elle lui demandait de l'accompagner.

Mais, lui dit Napoléon III, j'exige de vous la promesse que vous ne pénétrerez pas dans les salles où sont les malades.

— Sire, répondit la courageuse jeune fille, vous n'enverriez pas un soldat sur le champ de bataille en lui recommandant de se cacher derrière un arbre. J'ai eu cet honneur d'être choisie ; laissez-moi m'en montrer digne et faire mon devoir jusqu'au bout.

Napoléon III s'inclina devant cet héroïsme qui n'avait pas conscience de lui-même et consentit.

On comprend que le cœur de la femme qui est capable de tels sentiments puisse animer ses héros et ses héroïnes de passions saines et prêter des pensées élevées ; aussi, je puis prédire un succès immense au volume dans lequel Mme Carette racontera les souffrances que l'invasion lui a infligées ; les traits de véritable héroïsme par lesquels elle a été arrachée à la fureur des Allemands son mari, qui refusait de leur payer la contribution de guerre qu'ils réclamaient, et mille autres faits que sa modestie ne me pardonnerait pas d'avoir rappelés ici.

Le style de Mme Carette n'a peut-être pas encore l'extrême pureté, le fini fouillé dont les maîtres modernes nous ont donné l'habitude, mais on pourrait détacher de ses deux livres telles ou telles pages dans lesquelles l'émotion emporte tout ; et lorsqu'on sent une larme venir piquer les yeux à la lecture d'un livre, on ne songe plus à étudier les closures de sa rhétorique.

EUGÈNE BRIEUX.

(A suivre.)

Lettres d'Italie

(Correspondance particulière de la Patrie.)

Rome, 25 juillet.

Au plus grand étonnement de tout le monde, le journal le *Diritto* continue sa campagne contre l'Allemagne, campagne qu'il a entreprise depuis quelque temps. Lorsqu'on songe aux liens très étroits qui existent entre l'Italie et l'Allemagne, on a été pour longtemps le protégé du prince de Bismarck, on se demande si, par hasard, le *Diritto* n'en veut pas à ce dernier pour avoir lâché son patron. Qu'il en veuille du reste au chancelier lui-même, cela est prouvé par l'acharnement avec lequel il a continué l'attaque, d'une maison pour l'ambassade, dans le Wilhelmstrasse.

Rien de plus maladroît, exclame le *Diritto*, que d'acheter une maison près de l'habitation du prince chancelier. Comme cependant quelqu'un a soufflé aux oreilles de M. de Bismarck, qu'il ne se laisse pas aller à la *Norddeutsche Allgemeine Zeitung*, mais qu'il envoie un autre aussi, s'écrie-t-il de toute cette campagne, il a taché de virer de bord en disant qu'il ne voulait pas combattre la localité à choisir, mais l'idée de l'achat en est restée. On lui a alors reproché de vouloir faire de l'opposition à M. de Lannoy, pour se venger de ce qu'il n'avait pas employé toute son influence pour empêcher l'expulsion de Berlin de son correspondant M.

qui porte une robe de religieuse ou de prêtre, et qui ose accuser les religieux de Montmartre d'être le pivot autour duquel s'organise la contre-révolution.

M. Berry finit ainsi : « Je ne veux pas aller plus loin ; il s'agit d'un établissement de charité dont le dix-huitième arrondissement a besoin. Si vous lui enlevez ses moyens d'action, il ne pourra plus faire le bien qu'il répand si largement, et les pauvres qui lui ont fait un legs, ce sont les pauvres qui doivent en profiter ; si vous lui refusez les facilités de la recueillir, ce sont ces pauvres qui en souffriront.

J'espère donc que vous réfléchirez à la portée antiphilanthropique du vote que l'on vous demande. Vous laisserez les Sœurs de Saint-Vincent de Paul encaisser pour le compte des déshérités la libéralité qui leur est faite, et la République n'en souffrira pas. »

Le conseil sacrifie les pauvres pour frapper les Sœurs et vote les conclusions de la commission.

Le grosques se mêle à l'indigne dans la décision du conseil, comme il convient, du reste, à une assemblée républicaine.

Vers la fin de la séance, le conseil vote un crédit de 97,345 francs pour travaux de petite canalisation, afin de mettre de l'eau de source à la disposition des nouveaux abonnés.

Qu'il nous soit permis de saisir l'occasion qui s'offre à nous de protester encore une fois contre l'état de malpropreté et d'insalubrité de certains quartiers.

Les égouts, les ruisseaux laissent échapper des émanations méphitiques. Faute d'eau, certaines rues, certaines cités, sont de véritables cloaques.

C'est à peine si les balayeurs, ce matin, ont suffisamment d'eau pour trapper l'extrémité de leur balai pour le nettoyage des ruisseaux qui s'opère avec de l'eau boueuse, les bouches d'eau ne restant pas longtemps ouvertes.

Encore une fois donc, et ce ne sera pas la dernière, nous osons nous adresser aux citoyens : Molins de politique communale, citoyens, et plus de salubrité pour nos rues.

Faits divers

Suicide étonnant. — Dans l'après-midi d'hier, vers quatre heures, un passant, M. R., qui se trouvait au canal Saint-Denis à Anvers, aperçut près du pont de Soissons un individu qui se précipitait dans l'eau.

L'homme remonta bientôt à la surface et regagna le rivage d'où il se jeta une seconde fois, puis une troisième. Le témoin de ce fait croyait avoir affaire à un baigneur, mais il ne tarda pas à reconnaître qu'il se trouvait en présence d'un suicide accompli avec une rare énergie. En effet, au moment de se précipiter une quatrième fois dans le canal, l'inconnu s'attacha au moyen d'une corde, une lourde pierre autour des reins.

M. R., fixé sur les intentions de cet homme, accourut pour l'empêcher de mettre à exécution son funeste dessein. Mais, lorsqu'il arriva au pont, il était trop tard : l'individu avait disparu dans les flots.

Ce ne fut qu'après une demi-heure de recherches que l'on découvrit son corps qui a été envoyé à la Morgue où son identité n'a pu encore être établie.

Le linge trouvé sur le cadavre est marqué aux initiales L. et R. Le suicide paraît avoir été le résultat d'un malotru appuyé sur une ancre.

On a trouvé sur lui une montre en argent avec sa chaîne et un porte-monnaie contenant quelque argent.

Enfant noyé dans une carrière. — Le jeune Lédor Auguste, dont les parents habitent Gennevilliers, était allé jouer avec plusieurs camarades dans les carrières qui avoisinent les Grésillons. L'un d'eux le poussa assez rudement dans un des ébais formés en cet endroit par les pluies. Les autres enfants allèrent chercher du secours, mais on ne put récupérer le petit cadavre qu'une demi-heure plus tard.

Un banqueroutier anarchiste. — Un nommé Waline, Eugène, âgé de quarante-deux ans, sujet belge, était depuis longtemps recherché pour banqueroute frauduleuse prononcée contre lui par le tribunal de la Seine. Jusqu'à présent, il avait été impossible de le retrouver. Cependant on savait qu'il avait pris suite le département de la Seine et qu'il fréquentait habituellement les réunions publiques.

On savait également que dans les groupes révolutionnaires de l'agglomération parisienne il était connu sous le pseudonyme de Latoré.

Cet individu, actuellement ouvrier en caoutchouc, se cachait à Bagneux où il a été découvert hier et mis en état d'arrestation par des agents de la deuxième brigade des recherches.

Après un premier interrogatoire il a été écroué au Dépôt.

Chute mortelle d'un enfant. — Un petit garçon de dix-huit mois, Jules K., que ses parents avaient laissé seul quelques instants, enfoncé dans leur logement, situé

au quatrième étage, rue des Trois-Frères, profitant de ce qu'il n'était pas surveillé, est monté sur une chaise devant la fenêtre pour regarder dans la rue.

Il a perdu l'équilibre tout à coup, et a été précipité dans le vide. Le pauvre enfant s'est écrié sur le pavé.

Les passants l'ont relevé et transporté dans une pharmacie voisine. Mais tous secours étaient inutiles ; l'enfant était mort presque sur le coup.

Culbuté par un bateau-héron. — Dimanche soir, à dix heures et demie, à Alfortville, deux forgerons, nommés Masson et François, étaient montés dans un canot et avaient négligé d'allumer un falot.

L'héronnière n° 2, qu'ils n'ont pu éviter, les a pris de flanc et a fait chavirer la légère embarcation.

On s'est immédiatement porté au secours des deux malheureux, mais on n'a pu retirer sain et sauf que Masson.

Le corps de François a été retrouvé quelques instants après ; mais tous les efforts tentés pour le rappeler à la vie ont été inutiles.

Un tonneau de soufre incendié. — Un odeur de soufre insupportable se répandait hier, vers midi, dans la maison située au numéro 24 de la rue des Lombards. Plusieurs locataires, obligés d'ouvrir leurs fenêtres pour se débarrasser de cette odeur, voulant savoir d'où elle venait, firent des recherches et découvrirent qu'elle émanait de la pharmacie de M. Delamane, qui était à la campagne. Un inspecteur de police, assisté de M. Barruer, boulanger, et de David, employé, demeurant dans la maison, voyant des flammes passer sous la porte donnèrent l'alarme, forçant les barres des volets et pénétrèrent dans la boutique, où ils trouvèrent un tonneau de soufre complètement en feu.

On s'empara du tonneau qu'ils jetèrent dans la rue, empêchant ainsi le feu de se communiquer aux essences et matières inflammables.

On ne sait encore comment le feu a pu prendre dans ce tonneau, qui est généralement placé à l'extérieur devant la pharmacie, et qui avait été renversé dans le magasin avant le départ de M. Delamane pour la campagne.

On se demande si ce singulier incendie ne doit pas être attribué à la malveillance.

Le mystère de Montmagny. — L'enfant trouvé mort dans la grotte de la Butte-Pinson a été reconnu hier à la Morgue par son père, Henri Batille, cantonnier à Saint-Just-au-Maraais.

Comme nous l'avons raconté, sa mère, qui est folle, avait amené avec elle le 14 juillet le petit Gaston.

L'enfant, trompant sa surveillance, était allé courir autour de la grotte de la Butte-Pinson, avait sans doute joué sur les bords, et était tombé dans le fond.

Le soir, en rentrant, pressée de questions par son mari, la pauvre femme n'avait pu répondre que par des paroles incohérentes. Le lendemain, elle s'échappa de nouveau, et fut ramenée à son mari, qui résolut de la faire interner.

En attendant les formalités d'usage, il la surveilla et l'enferma pendant qu'il parcourait le pays à la recherche de son petit garçon.

Quelques jours après, la folle reprenait la fuite, et fut trouvée errante sur la route de Saint-Denis et amenée à Paris.

Le cantonnier, en lisant le fait dans les journaux, est venu, hier matin, à Paris, et a reconnu sa femme à l'infirmerie du Dépôt ; de là, il est allé à la Morgue, et a reconnu son petit garçon, âgé de trois ans, dans un cercueil.

Le docteur du pauvre homme était navrant ; il a fallu l'arracher du cadavre de son enfant, qui sera enterré ce matin.

La femme Batille va être enfermée dans une maison d'aliénés.

Aggression sur un tramway. — Le tramway numéro 714, faisant le service du square Monge à la Chapelle, a été le théâtre d'une agression sauvage, hier, vers une heure du matin, pendant le trajet de la tête de ligne de la Chapelle au Dépôt des Buttes-Chaumont.

Le conducteur, nommé F..., était tranquillement assis à l'intérieur, lorsque deux individus se sont élancés sur la plate-forme. F... leur fit observer que la voiture, regagnant le dépôt, ne prenait plus de voyageurs ; mais les intrus, ne tenant pas compte de ses observations, grimpèrent à l'impromptu.

Le conducteur les suivit et voulut les faire descendre. Mais alors, ceux-ci, des jeunes gens de dix-huit et vingt ans, se sont jetés sur lui, l'ont accablé de coups, puis ont tenté de le jeter par-dessus la rampe.

Le malheureux F..., aveuglé par le sang, criait au secours en se débattant ; le cocher de la voiture voyait bien que deux individus étaient en train de l'assommer ; mais, dans la crainte d'abandonner ses chevaux, il se contentait de crier, lui aussi, à l'assassin, tout en continuant à fouetter ses chevaux.

A bout de forces, F... allait lâcher la rampe à laquelle il se cramponnait désespérément, et être précipité sur la chaussée, lorsque trois gardiens de la paix ont fait à propos irruption sur l'impériale.

Après avoir taillé une petite bavette, à propos des projets de son maître, avec maman Tavy, dont il fallait décidément songer à se faire une bonne et sincère amie.

Mais à peine avait-elle eu le temps de monter et de redescendre, que Claude Martel la vit revenir en courant, tout effarée.

— Ah ! monsieur, si vous saviez !... Il est arrivé malheur à M. Guillaume !... cria-t-elle du seuil de la porte.

— Que me dis-tu là ? fit Claude Martel en s'élançant pour aller s'assurer lui-même de quoi il s'agissait.

Papa Tavy était étendu dans un vieux voilaire, la tête très pâle et renversée contre le dossier.

Sa main droite, empaillotée de linges tachés de sang, reposait sur un des bras du fauteuil.

Quand il vit entrer Claude Martel, un sourire de gratitude erra sur ses lèvres du bled.

Maman Tavy, assise à côté de lui, paraissait consternée ; ses yeux, brillés de larmes, ne pouvaient plus pleurer.

Elle se leva pour saluer le visiteur ; mais quand elle voulut parler, les mots s'embrouillèrent sur sa langue en syllabes entrecoupées :

— Mon pauvre Guillaume !... Un grand malheur, monsieur !... Le médecin va venir...

Papa Tavy, de sa main gauche, fit signe à sa femme de se taire et, avec une énergie virile, raconta lui-même ce qui s'était passé.

— Ah ! monsieur, en désignant du regard sa main meurtrie, qui tressaillait convulsivement... Ça n'est presque rien, et c'est la mort !... Trois doigts d'enlevés, voilà !... Mais me voilà infirme pour la vie !

Ce ne fut qu'au bout de quelques minutes que Claude Martel put bien comprendre comment l'accident était arrivé ; car le récit du narrateur était souvent interrompu par le cruel élanement de sa blessure.

En se croisant avec un camarade dans un passage étroit de l'usine, Guillaume

Ceux-ci avaient couru derrière le tramway qui filait à toute bride et avaient heureusement réussi à y monter à temps, pour arracher le conducteur des mains des deux forcenés.

Ces vauriens ont été conduits au poste avec la plus grande difficulté.

Ce sont deux garçons épiques, demeurant rue Aubry-le-Boucheur, nommés Frédéric V... et Victor V... Ils ont été envoyés au Dépôt.

DEPARTEMENTS

Bouches-du-Rhône. — Dimanche, journée fort accidentée à Marseille.

A 6 heures 30 de l'après-midi a eu lieu l'ascension du ballon *l'Elisa*, monté par Mlle Pizon, la gracieuse dompteuse et aéronaute Castanet ; une foule considérable assistait au départ qui a eu lieu très heureusement.

Après avoir plané pendant près d'une heure sur la ville et sur les ports, le ballon est tombé une première fois à la mer, entre Nicolson et Méjan.

A ce moment-là, le vapeur *la Ville de Cannes*, qui revenait de Carli, avec un plein chargement de passagers, a déposé une première fois ; mais *l'Elisa* qui, depuis un moment chassait sur son cône-ancré, s'est élevée à une quinzaine de mètres pour retomber un peu plus loin.

Le vapeur a rejoint le ballon et les passagers de la *Ville de Cannes* ont saisi le guidon.

A ce moment, les deux voyageurs aériens ont été entraînés à la mer et sont restés dans l'eau jusqu'à mi-corps environ dix minutes. Enfin, sous un coup de brise, *l'Elisa* s'est relevée encore une fois.

Le commandant de la *Ville de Cannes* a fait stopper une troisième fois, et a amené *l'Elisa* à l'arrière. Mais les deux voyageurs ont refusé de quitter la nacelle.

Peu après, navire et ballon atterrirent à la Cannebière.

Aussitôt à terre, M. Castanet et sa courageuse compagne, voulant se soustraire à la curiosité de la foule, sont entrés au café Turc. La foule s'est précipitée sur leurs pas brisant guirlandes, verres, bouteilles, carafes, et poussant des cris insensés.

Au moment où la foule s'est précipitée, un enfant a été poussé et est tombé dans le port vieux d'où il a été retiré sain et sauf.

Mlle Pizon, qui dompte les fauves, a été impuissante à dompter les *nerfs* marseillais.

Pas-de-Calais. — On vient de recevoir, à Calais, la maquette de la statue qui sera élevée sur une des places de la ville, en souvenir de l'héroïque dévouement des bourgeois de Calais.

La statue qui la contient a été déposée dans l'ancienne mairie. L'artiste a voulu présider lui-même à l'ouverture, pour éviter que certaines pièces délicates ne soient brisées. Il arrivera dans ce but dimanche à Calais.

Cet artiste est M. Rodin, un statuaire de talent, lauréat du Salon, auquel M. Dalon, le célèbre sculpteur, confiait récemment le soin de faire son buste.

L'artiste a exécuté un véritable groupe dans lequel Eustache de Saint-Pierre tient naturellement la place la plus importante.

Creuse. — Dans la soirée de samedi un enfant de onze ans, Ursin Marsan, et sa sœur Marie, âgée de six ans, demeurant chez leurs parents au village de Maynadas, avaient été laissés seuls à la maison.

Un fusil, placé sur un ciel de lit, excita la curiosité de l'enfant qui parvint à s'en emparer. Malheureusement l'un des canons de l'arme était chargé. Le coup partit et vint atteindre l'enfant qui eut l'œil emporté et le crâne fracturé.

La mort a été foudroyante.

Qu'on juge du désespoir des infortunés parents !

Rhône. — Vendredi matin, à six heures, les écluses de régiment de canots manœuvraient au Grand-Camp, à Lyon. Tout à coup, et grâce à des nuages de poussière qui masquaient leurs mouvements, les deux escadrons se sont rencontrés.

Le choc a été épouvantable : un grand nombre de cavaliers ont été culbutés, désarmés, puis foulés aux pieds des chevaux.

La confusion était si grande que plusieurs hommes ont été entraînés par leur monture pendant plus de cent cinquante mètres.

Les cavaliers blessés des deux régiments, dont quelques-uns grièvement, ont été transportés à l'hôpital militaire.

TIR AUX PIGEONS

Boulogne-sur-Mer, 28 juillet.

Hier, quatrième et très belle journée à la veille des courses.

Réunion de tireurs remarquables se disputant les poules et les matches.

Les prix ont été gagnés par MM. de Goulaine, Gravel, de Marin, Picard, de Bello, Pamard, Cottin.

Jeudi 30 juillet, grand prix d'essai.

Tavy avait fait un faux pas, et, dans le mouvement oscillatoire forcément exécuté pour reprendre son équilibre, le malheureux avait été saisi par une courroie de transmission.

Il était perdu, il allait être broyé dans le terrible engrenage, sans la présence d'esprit et la vigueur de celui qui avait été la cause involontaire de l'accident.

Ce brave camarade l'avait accroché à bras-le-corps avec une intrépidité solidaire, qui semblait dire à la Mort : « Tous les deux ou pas un ! »

Alors, grâce à ce point d'appui, et par un effort surhumain, Guillaume Tavy avait vaillamment retiré son bras, à l'extrémité duquel pendait une main mutilée, veuve de ses trois doigts du milieu !

On avait voulu l'emporter à Beaulieu ; mais lui, après un premier pansement à la pharmacie voisine, avait trouvé le courage de rentrer à la maison, soutenu par un ami.

Le médecin, impatientement attendu, arriva enfin. Il commença par couper avec des ciseaux toutes les parties du vêtement qui recouvraient le bras droit du blessé, puis, après un examen long et minutieux de l'horrible plaie, il procéda aux différentes phases du supplice chirurgical, que Guillaume supporta sans broncher.

Hélas ! madame, dit le docteur à la pauvre femme, qui s'était remise à fondre en larmes... je voudrais pouvoir vous consoler, mais ici il n'y a place pour aucune illusion. Les doigts perdus ne reviendront pas ! Quant à la santé générale, elle n'est pas menacée le moins du monde, et dans quelques jours votre mari sera sur pied.

Le médecin, en se retirant, recommanda surtout le calme au malade, tristement étendu dans son lit.

Claude Martel demeura encore quelques instants au chevet du blessé, après le départ du médecin ; il comprenait que le calme et l'essentielle prescription, mais si difficile à obtenir dans la circonstance présente, dépendrait en grande partie des bonnes paroles qu'il voulait

CHRONIQUE JUDICIAIRE

Adolphe Rocher

M. Adolphe Rocher, syndic de la presse judiciaire, est mort hier à trois heures de la fièvre.

C'est avec une vive douleur et un sentiment de profond regret que nous enregistrons cette pénible nouvelle.

Cet homme charmant, ce confrère plein d'aménité et de courtoisie, ne laisse après lui que des souvenirs sympathiques et d'utiles regrets.

Depuis quarante-cinq ans, A. Rocher appartenait à la presse judiciaire. Il fut successivement rédacteur au *Droit*, au *Figaro*, au *Temps* et à l'*Indépendance belge*.

Depuis quelques années, il rédigeait la chronique judiciaire du *Gil-Blas* et de la *Paix*.

Partout il a su faire apprécier son talent plein de mesure, son jugement droit et sûr et la conscience qu'il mettait à remplir ses délicates fonctions.

C'est au sortir des audiences de nuit de l'affaire Pel qu'il a ressenti les premières atteintes du mal qui devait l'enlever.

Bien que son état se fût aggravé rapidement, nous espérons toujours que notre cher syndic viendrait reprendre sa place parmi nous.

Nous étions loin de penser que demain nous serions appelés à rendre les derniers devoirs à cet homme de cœur et à ce dévoué confrère.

E. RATION.

LA VIE SUR L'EAU

MAISONS-LAFFITTE

2 rameurs juniors. — 1^{er} Clair-de-Lune (Soc. d'Enc.) ; 2^e Caouillard (Soc. Bas-Selne) ; 3^e Pl. Oult (Rowing).

1 rameur junior. — 1^{er} Gringalet (Rowing) ; 2^e Retardataire (Soc. d'Enc.).

4 rameurs juniors. — 1^{er} Caouillard (Soc. Bas-Selne) ; 2^e Gringalet (Rowing) ; 3^e Clair-de-Lune (Soc. d'Enc.).

AVIS ET COMMUNICATIONS

LOTTERIE DES ARTISTES MUSICIENS

AVIS. — Par suite du très grand nombre de demandes de billets adressées à la Loterie des Artistes Musiciens dans ces derniers jours, la Direction informe le public que, pour satisfaire tous les souscripteurs, le tirage définitif est remis au mardi 25 août ; cette nouvelle date ne sera reculée sous aucun prétexte : elle est irrévocable.

FABIEN SAINT-BRELAISE, chir.-dentiste
2, rue de Louvois (de 10 h. à 5 h.)

Les actionnaires de la Société mutuelle de Reports se sont réunis le 27 juillet en assemblée générale extraordinaire. Ils ont prononcé la dissolution et la mise en liquidation de la Société. Il sera remboursé aux actionnaires à valoir sur le capital versé 60 fr. le 10 août prochain, 50 fr. le 10 septembre suivant, et le solde avant le 1^{er} juin 1886. MM. Dupré et Lacroix ont été nommés liquidateurs.

GAZETTE THÉÂTRALE

LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE
Hier concours d'opéra-comique. Le jury était composé de MM. Ambroise Thomas, Massenet, Léo Delibes, Guiraud, Barbier, Tassin et Carvalho.

Les récompenses se décomposent ainsi :
Femmes
Deuxième prix. Mlle Ribeyre.
Premier accessit. Mlle Cabot.
Second accessit. Mmes Balleu et Sevi-gnac.

Hommes
Deuxième prix. M. Gandubert.
Premier accessit. M. Balleu.
Deuxième accessit. MM. Jacquelin et Bernaert.

Aujourd'hui, au Conservatoire, concours de violoncelle et de violon.

Le théâtre du Châtelet annonce les dernières représentations de *l'Assommoir*.

Voici le programme du concert qui aura lieu jeudi 30 juillet, au Jardin d'Acclimatation :
Première partie :
Marche Hongroise, Holzhaus.

faire entendre à ces pauvres gens, si durement éprouvés.

— Allons ! allons ! pensait-il en redescendant... il faudra bien trouver moyen de les secourir sans les humilier.

Le docteur revint le lendemain et les jours suivants ; ses prévisions du premier moment se réalisaient à la lettre. Les précautions prises en temps utile avaient enrayé l'inflammation ; la fièvre tomba peu à peu et la plaie commença à se cicatriser.

Chaque jour, dans l'après-midi, Claude Martel montait faire au malade une visite d'une demi-heure, l'exhortant à la patience, lui promettant son appui pour l'aider à sortir d'embarras, tâchant de lui relever le moral par des propos vifs et enjoués.

— Au résumé, mon brave... lui dit-il un jour, de sa voix la plus persuasive... il ne s'agit pas pour vous de changer de métier ; car enfin vous avez bon pied, bon œil, Dieu merci !

— Ah ! monsieur, répliqua amèrement Guillaume... j'aimerais mieux avoir perdu mes deux jambes que mes pauvres doigts !... Avec la main, on travaille, tandis qu'avec les pieds... on ne peut que se promener...

— Et pour se promener, monsieur, il faudrait avoir des rentes !... ajouta la femme de Guillaume, toujours perdue dans ses douloureuses préoccupations.

— Voyons ! voyons, maman Tavy ! dit Claude Martel d'un ton légèrement grondeur... Ne venez pas sans cesse nous démolir par des jérémiades qui n'avaient rien à voir dans la vie. Je ne veux pas, moi, que vous chagrinez trop, ni l'un ni l'autre ; entendez-vous ? je ne le veux pas !

Malgré les recommandations et les bienveillantes promesses de leur protecteur, la résignation et la confiance n'étaient pas vite dans le cœur des époux Tavy. Avec le travail du père, disparaissait la principale ressource de la famille.

Certes, maman Tavy ne craignait pas sa peine : en dehors de ses occupations journalières, elle chercherait bien

Ouverture de l'Étoile de Séville. Ballo. Guillemau Tell, fantaisie, Rossini. Souvenirs d'Alsace, valse, L. Mayeur.

Deuxième partie :
Le Trouvère, fantaisie n° 3 (1^{re} audition), Verdi.
Marche funèbre pour l'enterrement d'une Pompe, Gounod.
Girald, fantaisie, Adam.
Hommage à l'Amour, galop, Maslo.
G. DORANTE.

Jumelles Fischer, les plus élégantes et les meilleures, pour théâtres, courses et voyages. — Maison spéciale pour la vue. — 7, rue de la Paix.

HOTEL CONTINENTAL

MENU
DU DINER DU 28 JUILLET

Potage aux choux
Hors-d'œuvre variés
Merlans à la Daumont
Pommes nature à l'anglaise
Aloyau broché à la Russe
Bouchées à la Victoire
Chapons bardés
Salade
Choux-fleurs sauce hollandaise
Macédoine de fruits au kirsch
Bombe biscuit
Fruits et desserts variés
Médor en carafes

SAVES DE L'HOTEL CONTINENTAL
2, rue de Castiglione, Paris
Vins fins et spiritueux de toutes qualités
Vins ordinaires :
En bouteilles 15, 15, 15, 15, 15, 15
(verre compris)
En barrique à domicile dans Paris :
225 » 250 » 275 » 300 »
Vin d'office :
La barrique franc à domicile 180 francs
et 1 franc la bouteille.
Livraison immédiate dans Paris.
Expédition par caisses ou paquets assortis.

CHAMPAGNE GEORGE GOULET
LA PATRIE est distribuée chaque jour à tous les voyageurs de l'HOTEL CONTINENTAL.

MAISONS RECOMMANDÉES

Jarry
Arquebuser, 81, rue Lafayette.
An Paradis des Enfants
156, rue de Rivoli.
Pharmacie Normale, 19, rue Drouot.
Labouretie, carrossier, 105, avenue Malakof.
Reynaud, chimiste
(Spéc. flanelle du pin Silvestre), 22, rue de la Paix.
A la Religieuse
Deuil. — 2, rue Tronchet.
Belvaux, Porcelaines, 18, rue Royale.
Thonet frères
Meubles bois courbé, 15, boulevard Poissonnière.
E. Bonzegeois
Grand dépôt porcelaines, 21, rue Drouot.

